

La culture contemporaine facteur d'agressivité et de violence ?

Jean-Marie Domenach

J'ai, comme vous le verrez, résolu de traiter cette question complexe d'une façon agressive, c'est-à-dire en la prenant de front, en abordant d'abord la question qui est à l'ordre du jour et dont on discute partout à propos de la violence : la culture de masse, les media et leurs conséquences sur l'agressivité puisqu'on entend dire que c'est la télévision et le cinéma qui sont responsables du développement de la violence dans nos rues. Et puis, je prends au sérieux le titre général de ces conférences puisqu'il s'agit d'éclairages scientifiques sur l'agressivité. Avant de passer tout à l'heure à la philosophie, je commencerai donc par la science et ce qu'elle peut nous dire de la question.

Agressivité et media

C'est dans les années 1970, environ, que l'on observe l'émergence de cette question de l'agressivité et de ses rapports avec les media : 1972, est date de

sortie sur nos écrans de ce film qui est resté un peu comme le parangon du film violent "Orange Mécanique". De 1974 à 1976, défilent les rapports, les études, les analyses, les livres ; on a compté 2.500 ouvrages sur les rapports entre les media et la violence. Il est inutile de vous dire que je n'ai pas pu les lire, mais j'ai lu un certain nombre d'analyses, de synthèses qui rendent compte de ces ouvrages, de ces études, de ces expériences, dont certaines ont duré un et deux ans. Flot d'enquêtes et de rapports : en France, ça a été le rapport demandé par le premier Ministre Raymond BARRE, en 1976, sur les formes nouvelles de la violence, le rapport de la commission CHAVANON. Or, partout, nous trouvons la même réponse et je m'en tiens aux conclusions. Voici par exemple celles du rapport CHAVANON : *"La Violence dans la société actuelle n'est ni dans sa forme ni dans son importance un phénomène nouveau"*. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter, il n'y a rien de nouveau. C'est bien davantage dans la connaissance que le public a désormais de la violence que réside la véritable originalité de cette fin du 19ème siècle. Autrement dit, on nous renvoie sans plus à cette constatation qu'il n'y a rien de nouveau, il n'y a pas de problème sinon que notre perception de la violence a changé. Encore faudrait-il se demander ce qui a modifié cette connaissance.

Quelques études et expériences

Tous ces rapports contestent que les media aient un impact sur le comportement et sur l'agressivité. On a procédé à des expérimentations très poussées, en particulier sur les enfants. La plus grande enquête, qui a eu lieu aux Etats-Unis, a consisté à diviser pendant plusieurs mois une centaine d'enfants en deux groupes. L'un de ces groupes a été saturé de spectacles de télévision violents et l'autre de spectacles gentils et amusants.



Photo 1. — 1972, c'est la date de sortie sur nos écrans de ce film qui est un peu comme le paragon du film violent : « Orange mécanique ». Mais l'adage simpliste selon lequel les films violents engendreraient la violence semble, au vu des enquêtes menées à ce propos, totalement faux, leur effet de catharsis n'étant pas au contraire à négliger.

Or, on a constaté un phénomène tout à fait curieux : contrairement à ce qu'on aurait pu croire, les petits enfants les plus agressifs sont ceux qui se trouvaient dans le groupe de télévision gentille. Mais les différences n'ont pas été tellement notables. Le rapport d'André GLUKSMAN cite d'ailleurs un certain nombre de ces enquêtes et expérimentations en France et il donne à peu près la même réponse. Je le cite. "Contrairement à ce qui se passe dans les sciences exactes, aucune vérité même partielle ne fait ici l'accord des chercheurs". Je suis donc bien embarrassé si vous attendez de moi une conclusion scientifique sur ces expériences et ces enquêtes. Je ne puis pas vous la donner, car, contrairement à ce qui se passe dans les sciences exactes, nous ne parvenons à aucune certitude et c'est bien cela qui est troublant et qu'il faudra expliquer.

La fameuse commission KEFAUVER, nommée par le sénat des Etats-Unis est parvenue à la même conclusion ; de même que le rapport HALLORAN demandé par le Conseil de l'Europe en 1968. On a observé chez les enfants une certaine immunisation à la violence visuelle, sauf chez les enfants anormaux, débiles, instables, qui se sont montrés plus ou moins troublés, perturbés par la violence de certains spectacles. Les délinquants, en particulier, sont de grands consommateurs de films violents. Il est d'ailleurs remarquable que ces enquêtes soient nées pour la plupart de l'inquiétude des populations, une inquiétude avec laquelle nous n'avons pas encore fini à l'égard de la montée de la petite et de la moyenne délinquance.

Un des rapports les plus intéressants a été fait en France au Colloque de criminologie de Caen (16ème colloque de criminologie française à Caen, Faculté de droit, 4-6 novembre 1976). L'histoire dira un jour pourquoi c'est autour de 1976 que cette inquiétude s'est cristallisée. Dans ce document qui regroupe des contributions de juristes, de psychologues, de spécialistes des media, journalistes de radio, de télévision, de la presse écrite et aussi de grands policiers, s'établit un même constat : *"Il est certain que la retransmission de la violence n'a pas d'effets incitateurs sur le passage à l'acte individuel des sujets normaux"*.

Voilà une phrase sobre et qui me semble résumer tout ce que j'ai lu sur la question et qui va d'ailleurs à l'encontre de la plupart des préjugés courants qui incriminent les films de violence comme étant propagateurs de la criminalité. On a calculé que un enfant normal, disons plutôt moyen, consomme je ne sais pas combien de meurtres dans la semaine (il passe plus de deux heures et demie devant son écran de télévision plus les films qu'il peut voir au cinéma) et il ne semble pas que ça

lui donne l'envie de tuer qui que ce soit. Il y a pourtant quelque chose que le Commissaire Bouvier, qui était à l'époque directeur de la police judiciaire, indique d'une façon très précise : ces spectacles n'ont aucune influence sur la criminalité, cependant ils apportent des moyens, c'est-à-dire que le prédélinquant, celui qui est tout prêt du passage à l'acte, retrouve dans ces films des "trucs" pour casser, pour faire sauter une serrure. Il donne même un exemple amusant, si on peut dire. La presse avait fait grand bruit, vers 1975, sur un rapt, un kidnapping où les ravisseurs avaient demandé une rançon de 600.000 Francs. Le Commissaire Bouvier dit que pendant trois mois, à cause des media, à chaque rapt, il y avait des demandes de rançon de 600.000 Francs. Donc le chiffre avait été recopié et là on a, indiscutablement, un lien de consécution.

Un autre domaine intéressant, limitrophe de l'agressivité, est celui de la pornographie. Est-ce que les spectacles pornographiques incitent à la violence sexuelle ? On arrive au même constat déconcertant. La commission américaine, créée par le Président Johnson dans son rapport de 1970, conclut : "Rien ne permet d'affirmer l'existence d'une relation quelconque entre l'utilisation de la pornographie et l'accroissement de l'agressivité sexuelle." Là aussi, on a procédé à des expérimentations différentielles en soumettant un groupe d'adultes à des spectacles visuels pornographiques très fréquents. Puis, on a comparé avec l'autre groupe, qui n'avait vu que des films parfaitement chastes. Et à la fin on s'est aperçu de quoi ? Et bien que les deux groupes manifestaient les mêmes réactions, à une différence pourtant et qui est significative, c'est que le groupe qui avait vu des spectacles pornographiques en a redemandés et d'une façon, paraît-il, un peu agressive, dit le rapport. Donc l'agression ne s'est pas manifestée de personne à personne ; elle se dirigeait plutôt vers

les personnes responsables de ces projections à qui on disait "encore, nous en voulons encore".

Quant à la commission PEYREFITTE dont tout le monde a entendu parler, et dont les travaux sont tout à fait remarquables, elle a abouti à des constats passionnants, par exemple, celui-ci : dans les villes, la délinquance est à peu près proportionnelle au nombre des étages à partir du 5ème. Plus les grands ensembles comportent d'étages, plus la délinquance est grande...

La première conclusion, c'est qu'on ne sait rien de décisif sur l'influence des media de masse. Et la seconde, c'est que dans la mesure où on sait quelque chose, ils n'ont pas beaucoup d'effets. Voilà par terre, tout un discours public, toute une rumeur sur le lien de cause à effet qui existerait entre les media et la violence, en particulier la violence urbaine. Je le dis en passant on avait rarement, semble-t-il, dans



Photo 2. — Si la violence « représentée » (films, télévision) semble donc peu agir sur le comportement des spectateurs, il y a incontestablement une contagion mimétique de la violence particulièrement lorsqu'elle implique réellement, *in situ* des êtres humains : manifestations, guerre, etc. Casser, piller notamment semble être un mécanisme qui s'enclanche et s'emballe dès que le premier acte a été commis.

Chip Hirse/Gamma

l'histoire, autant expérimenté pour aboutir à des résultats aussi décevants. Comme le dit, non sans une naïveté charmante, Monsieur Jean CAZENEUVE, Membre de l'Institut et à l'époque Président de T.F.1, "que peut-on conclure de toutes ces données sinon que le problème de la violence est complexe ?". C'est aussi ma conclusion. On aurait pu y parvenir en lisant L'ILIADE ou la BIBLE, ou encore en consultant des souvenirs de guerre puisque sur ce point, au moins, l'ancien combattant et le philosophe sont d'accord :

Les paradoxes de la violence :

1. mimétisme et identification/catharsis et banalisation

La violence est complexe. Elle l'est comme la condition humaine et, plus que complexe, elle est paradoxale. En effet, d'un côté on observe une contagion mimétique, celle de la foule qui a été si bien étudiée par TARDE : il y a un entraînement, une contagion de la violence, nous le voyons à la télévision, dans les émeutes, ces émeutes des Noirs, en particulier aux Etats-Unis ; il y en a un qui commence à casser la vitre, et puis les autres viennent derrière : ils cassent et ils pillent. Et quiconque a assisté à des séances de pillage pendant la guerre a pu se rendre compte de cet extraordinaire mécanisme qui s'emballe dès que le premier acte a été commis.

Il y a donc incontestablement une contagion mimétique de la violence mais qui, curieusement, ne semble pas agir lorsqu'elle est représentée ; elle agit lorsqu'elle implique réellement des êtres humains ou des animaux. Le phénomène commence, comme Tarde l'a montré, avec la horde. Effet mimétique mais, d'un autre côté, effet cathartique puisque le spectacle de la violence ne semble pas, je l'ai dit, provoquer l'agressivité et peut-être même au contraire, dans certains cas, la

purger (catharsis) ; il y a une sorte de défoulement et la distinction entre la réalité et la fiction se fait très bien. Là-dessus, je me permets de citer encore une phrase du rapport Peyrefitte : "Des réactions d'agressivité après un film de violence se manifestent lorsque le spectateur se sent en relation avec le personnage de l'agresseur ou de la victime." Si, en revanche, il n'y a aucune commune mesure entre le spectateur et les personnages, l'histoire est perçue comme une fiction, une sorte de jeu, elle reste sans influence, un jeu. (Nous retrouvons ici la fameuse controverse sur les soldats de plomb : est-ce qu'ils incitent l'enfant à devenir guerrier ou, au contraire, s'agit-il d'un jeu qui n'aura aucune influence sur son avenir ?). L'analyse nous renvoie justement à ce que le rapport Peyrefitte appelle "la vulnérabilité des êtres", ce degré de vulnérabilité qui est si difficile à mesurer. Les enfants sont-ils vulnérables, plus vulnérables que les autres ? Toute une discussion pourrait s'engager à ce sujet. Cette question est aussi très complexe. Il y a une indifférence apparente chez la plupart des enfants et des jeunes adolescents. Vous avez peut-être lu ce livre bouleversant "*Et les pierres crieront*" où une fillette qui avait douze ans à l'époque de la dispersion des habitants de Pnom Penh raconte des spectacles d'horreur inimaginables avec une indifférence tranquille. Or, c'est son père, sa mère, ce sont ses frères et soeurs qui meurent le long du chemin, et elle décrit tout cela avec une placidité bouleversante. Qu'en sera-t-il plus tard ? Nous ne le savons pas. Mais l'enfant est probablement moins sensible ou alors il refoule, par crainte ou par manque de moyens d'expression.

Freud insiste beaucoup sur le refoulement de la scène primitive où l'acte d'amour est interprété comme une violence et traumatisera définitivement l'enfant, qui devenu parent, se vengera parfois sur ses propres

enfants pour en faire des boucs émissaires. Il est paru récemment un ouvrage de Madame Alice MILLER "C'est pour ton bien" (Editions Aubier) qui porte sur les racines de la violence dans l'éducation des enfants. La thèse est que si l'enfant reste imperturbable, du moins l'inconscient en est marqué et cet inconscient plus tard se vengera sur la descendance, d'où les bourreaux d'enfants qui se sont, semble-t-il, multipliés. Je dis "semble-t-il" puisque, dans ces domaines, les statistiques sont suspectes : le seuil de sensibilité à la violence évoluant, il est très difficile de faire des comparaisons entre, par exemple, le nombre des viols ou le nombre des sévices infligés aux enfants sur une durée de 20 ou 30 années.

Le paradoxe que je viens d'énoncer nous oriente dans deux directions : d'un côté, la violence est ambiguë ; elle est commise activement et on dirait qu'elle est fantasmée passivement. Le lien entre la "commission", comme disent les juristes et le fantasme n'est pas du tout clair. La violence se guérit peut-être homéopathiquement par l'imaginaire violent qui semble correspondre à un besoin très profond mais cette consommation imaginaire de la violence, nous ne pouvons pas quand même la renvoyer au ludique parce que l'accumulation des spectacles de violence finit par banaliser la violence. Ceux-ci ne sont pas, à proprement parler, facteurs de violence mais ils créent une sorte d'accoutumance qui nous évite de la repérer, de l'isoler, d'en faire quelque chose de mauvais et qui nous installe confortablement dans la place du spectateur après-dîner qui regarde ces incroyables spectacles qui nous sont offerts, spectacles de la tuerie, du massacre et même, comme certains ont pu le voir récemment sur nos écrans, un spectacle revenu du fond des âges : l'écartèlement d'un prisonnier iranien par des camions. Et là, on peut se demander si, bien que l'enquête ne soit pas concluante, l'abondance de ces spectacles ne crée pas une sorte d'immunisation

qui ferait de nous d'abord des consommateurs de violence, ensuite des complices passifs de la violence, par non-dénonciation, par non-réaction.

C'est un des points les plus inquiétants, je dirais beaucoup plus même que la commission des actes de violence : la passivité à l'égard de la violence, pire encore parfois, la fuite des voyageurs d'un wagon de métro lorsqu'on poignarde quelqu'un. Personnellement, j'ai assisté dans un wagon de métro à quelque chose de beaucoup moins grave sans doute mais intéressante car il s'agissait là non d'un homme mais d'un chien, substitut de la violence humaine. (Plusieurs études intéressantes ont été faites sur le rapport entre la violence et la prolifération de l'espèce canine. En Allemagne, où on a essayé dans plusieurs villes d'interdire les chiens, on a observé un regain de la petite violence, comme si cette violence avait été déléguée aux animaux). Dans un wagon de métro, donc, j'ai vu un molosse tenu en laisse (heureusement) se jeter sur une femme, la mordre et lui déchirer son pantalon. En quelques secondes, le wagon s'est vidé et je me disais : si ces gens ont peur des chiens, qu'est-ce qu'il se passerait s'il s'agissait d'un homme avec un revolver ?

Ici, une question se pose qui est celle de la complicité, question qui nous a été posée, il y a une cinquantaine d'années, par la complicité de certaines foules allemandes avec la violence hitlérienne. Puisque je parle de cette violence hitlérienne, les journaux ont parlé d'un jeune homme de vingt ans qui s'était identifié au nazisme et qui commettait des actes violents par identification aux nazis. Ces phénomènes d'identification existent incontestablement. Il ne semble pas qu'ils soient multipliés par les films de violence, qui ne concernent finalement qu'une minorité délinquante. Pourtant, on ne peut nier une sorte de facilitation

de la violence par les spectacles violents. Cela se constate également à propos du suicide qui est un des actes de violence les plus troublants puisque c'est la violence que l'on exerce sur soi-même. Le livre "*Le Suicide : mode d'emploi*" s'est trouvé impliqué dans un certain nombre de suicides, ce qui nous confirme qu'on ne peut pas éluder tous rapports entre les media, y compris la littérature, et la violence elle-même. Mais si les enfants sont violents, ce n'est pas à cause des soldats de plomb ni à cause de films de cow-boy, c'est probablement, comme le disait un des orateurs du congrès de Caen, parce qu'ils ont licence de l'être ; le restraint, le self-control existe moins chez eux que chez les adultes, surtout dans l'éducation actuelle.

2. dévoiler pour dissimuler : la violence comme désir et horreur

Le second paradoxe que je voudrais évoquer est celui qui fait coexister cette léthargie dont je viens de parler à l'égard de la violence avec cette exaspération que manifestent nos contemporains à l'égard de ces spectacles de violence qu'ils ne cessent pas de dénoncer. D'un côté, ils se bousculent pour voir les films violents et d'un autre côté, ils ne peuvent plus supporter le spectacle de la guillotine et ils dénoncent ces spectacles comme corrupteurs de leurs propres enfants. Il y a là quelque chose d'extrêmement curieux qui a été évoqué par plusieurs sociologues qui ont fini par mettre en cause moins la violence elle-même que la dénonciation de cette violence, c'est-à-dire qui ont accusé d'agressivité les censeurs. Je cite cette phrase d'Edgard MORIN qui me paraît significative : "*Les véritables fondements sociologiques de la censure plongent plus profond que toutes les justifications et les prétextes avancés. Son royaume est celui des tabous politiques de l'ordre établi, qui rejette dans*

la nuit sacrée l'horreur des cadavres, la frénésie de l'acte amoureux, la nudité de la mort". Pour Edgard Morin, ce qu'il faut mettre en cause, c'est bien davantage la dénonciation et la censure de la violence que le spectacle lui-même.

On peut d'ailleurs se demander s'il n'y aurait pas une sorte de cycle, ce cycle auto-corrigé, de cycle homéostatique, entre la phase de violence et la phase de répression, comme si au déchaînement de la violence succédaient des phases de compression. Tout se passe comme si, la demande de violence étant constante, il y avait augmentation régulière des épisodes violents jusqu'à ce que les autorités mettent le holà ! et le cycle recommence pour quatre ans, la courbe ayant rejoint son asymptote. N'existe-t-il pas comme une sorte de réserve de violence qui, en synchronie ou en dyachronie, compense toujours ses effets par une sorte d'auto-contrôle.

Il est en tout cas remarquable que, contrairement à ce qu'on pourrait croire, les media, la presse, manifestent une assez grande discrétion à l'égard des phénomènes de violence et en particulier des faits divers. Je sais bien que nous vivons au milieu de certains excès (l'affaire Grégory Villemain en est aujourd'hui un des exemples) mais il faut être assez réservé dans l'appréciation que l'on porte à l'égard du rôle joué par les media. Ceux-ci font tout pour que la violence reste dans l'ordre du spectacle, même s'ils l'exploitent. En effet, la majorité réproouve la violence et les journalistes le savent bien, tout en y participant médiatiquement. Et c'est à ce jeu, ce jeu trouble et hypocrite du spectacle et de la réalité, que nos journaux et nos radios, notre télévision se livrent souvent. Au fond, ils veulent représenter tout en désignant. Ce que la violence comporte de profondément humain, de tragique parfois, l'appel qu'elle inclut, dans le suicide en particulier,

tout cela est laissé de côté au profit des aspects les plus spectaculaires. Ce qui revient à dire que notre culture médiatique a peur de la violence. Elle la refoule comme un phénomène inhumain, terrifiant, renvoyé à l'exotique : un "Islam fanatique", par exemple, ou à des "tribus sauvages", aux "barbares", ou à ces barbares du dedans que sont nos "délinquants". Elle est ainsi exorcisée, extériorisée. Elle devient abstraite, distante, comme spectacle d'une part, et d'autre part, comme possibilité ultime de la destruction totale ; je pense à la dissuasion nucléaire au cas où la violence d'autrui sortirait du contrôle (car il y a une sorte de contrôle pour devenir réellement menaçante). Les spectateurs de violence physique que l'on pouvait encore voir dans les rues, il y a une cinquantaine d'années, les rixes, les gens qui se tapaient sur la figure, sans parler des duels d'autrefois, tout cela tend à diminuer par une sorte de consensus tacite : la violence est refoulée aussi bien de la rue vers les spectacles que de notre diplomatie, de notre défense nationale, de notre monde politique au profit de ce non dit de la mort totale, qui est probablement le fondement du consensus français.

Ainsi, la science ne nous dit rien qui vaille sur le sujet mais, par là, peut-être nous donne-t-elle une clé de l'énigme. Le spectacle de la violence auquel s'adonne notre société est à la fois ce qui dévoile et ce qui dissimule (vous connaissez le double sens du mot révéler), ce qui nous révèle la violence dans sa réalité contemporaine à la fois comme désir et comme horreur. L'horreur de la violence vient de cette élévation de la conscience démocratique, qui supporte de plus en plus mal un spectacle qui est un défi, un défi à l'instruction, au progrès, à toutes nos prétentions d'établir une société pacifique. Or, nous sommes devant ce contraste : la perception de la violence ne cesse de s'aiguiser alors même que la culture travaille à

la refouler et la condamne. Nous condamnons "toutes les violences d'où qu'elles viennent", à l'unanimité bien sûr ; la violence se fait simulacre, elle est renvoyée au discours. Ici j'aborde un autre aspect de notre culture, non plus la culture de masse et médiatique par laquelle j'ai commencé, mais notre culture cultivée.

Violence et culture contemporaine

Je pose la question : notre culture est-elle facteur d'agressivité ? Porte-t-elle la violence en elle-même ?

Et ma réponse sera oui et non, *mais plutôt oui que non*. Je rappelle cette phrase de Monsieur Trottignon, professeur de Philosophie, qui avait écrit il y a une quinzaine d'années : "*Penser c'est terroriser*". Je rappelle aussi cette obsession de la violence que l'on trouve dans les réflexions de Roland Barthes ou du Docteur Lacan : le discours comme violence, cette prison que constituent la syntaxe et la clôture du vocabulaire, la contrainte de la logique, logique identitaire, l'impossibilité de pouvoir penser librement, de pouvoir penser autrement... C'est quelque chose qui a été mis très fortement en question par Barthes, Lacan, Derrida et bien d'autres. Alors que notre culture semble à peu près insensible à la violence de la technique et à celle de la guerre, elle dénonce inlassablement la violence du langage. Et je me demande si cette manière de renvoyer la violence au simulacre ne témoigne pas de la mauvaise foi d'une culture qui se réfugie dans la critique du discours, dans la réflexion sur le symbole et qui y rencontre la violence, mais ne la rencontre pas dans sa réalité, et qui, par ce moyen, finit par contribuer aussi à l'occultation de la violence vécue.

Je crois que c'est par là que nous pouvons comprendre la contradiction entre cette perception accrue de la violence et, d'autre part, les statistiques qui nous prouvent un progrès de la sécurité, de ce que nos ancêtres révolutionnaires appelaient la sûreté. Probablement, l'abaissement du seuil de tolérance est-il lié à ce droit à la sûreté proclamé par la Déclaration de 1789, à l'utopie du progrès. Notre culture, en effet, a du mal avec la violence. Au fond, pour elle, la violence est "primitive", et elle est renvoyée à un en-deçà sur lequel nous ne savons à peu près rien et qu'elle ne parvient pas à expliquer. Vous connaissez les controverses sur l'origine de la violence et cette aporie devant laquelle se sont trouvés Marx et Engels pour expliquer le point de départ de la contagion violente. Pour une culture née de Jean-Jacques Rousseau fortement inspirée de Marx, la restauration de l'homme naturel, de l'homme générique s'accommode difficilement de la permanence d'une violence naturelle. C'est pourquoi elle est mise au compte d'un résidu de la préhistoire ou bien alors d'une volonté perverse d'oppression ou alors, comme chez Freud, d'un instinct de mort. Et Freud aussi a beaucoup de difficultés avec la même question, qui est le pont-aux-ânes de la culture philosophique moderne. Dans tous les cas, la violence se trouve rejetée en dehors de la culture, en dehors de la condition humaine, vers cette simulation à laquelle les media offrent maintenant tant de possibilités.

J'en vois un exemple dans l'explosion de Mai 68, très intéressante parce qu'elle a été la dénonciation de la violence camouflée. Son obsession était de faire saillir la violence, cette violence qui était une violence "symbolique", une violence institutionnelle, la violence du maître, l'oppression du maître, mais d'un maître auquel on ne parvenait pas à attacher une étiquette. D'où le cri "CRS SS", qui renvoyait les forces

de l'ordre à une image ancienne et terrifiante. Tout cela était une conjuraton de la violence au sens double du mot, c'est-à-dire évocation de la violence et exorcisme de la violence, avec un refus du passage à l'acte et à l'auto-contrôle remarquable.

Nous trouvons dans le terrorisme des phénomènes assez semblables, encore qu'ils soient beaucoup plus aigus et d'une autre nature mais, là aussi, la violence est contrôlée et contenue, il ne s'agit pas d'engager une guerre mais de poser quelques actes violents et de les poser de telle façon et à un tel moment qu'ils soient répercutés par les media. L'affaire Aldo Moro s'est déroulée comme une sorte de conférence de presse sur deux mois et toutes les agences de presse vous le diront (je demandais l'autre jour à un journaliste de quoi il parlerait pendant le week-end, il m'a dit : "Nous parlerons des attentats". Je lui ai dit alors : "Mais il n'y en a pas". Il m'a répondu : "Mais chaque week-end, il y a des attentats parce qu'il faut qu'il y en ait le week-end pour que les journaux en parlent puisqu'il se passe moins de choses le samedi et le dimanche.") Il y a donc à la fois appel et limitation d'une violence qui est instrumentalisée par la politique, mais aussi limitée par elle.

Notre culture, en proscrivant la violence, oblige celle-ci à se présenter comme une dénonciation d'une violence injuste et camouflée. C'est le cas des Arméniens dénonçant le génocide turc pour démasquer la violence institutionnelle. C'est le cas des Brigades Rouges et d'Action Directe. C'est, je dirais, une sorte de violence anti-violence que nous voyons d'ailleurs parfois s'exercer chez nous sous des formes qui n'ont rien de comparable avec les explosifs mais que j'appellerai l'intimidation vertueuse. C'est au nom de la condamnation de certaines formes de violence, par exemple la violence

colonialiste, impérialiste, guerrière, "machiste", raciste, c'est au nom de cette dénonciation que certains en viennent dans leurs propos, dans leurs attitudes à employer aussi des moyens violents qui visent à intimider, à empêcher l'expression libre des opinions sous peine d'une dénonciation immédiate. "Si tu critiques tel livre (qui se trouve avoir été écrit par un auteur d'origine juive) c'est que tu es antisémite". Alors, à ce moment-là, quelque chose surgit qui est comme un écho de cette abominable violence que nous avons connue il y a cinquante ans, mais comme un écho qui n'aurait pas rompu avec sa source, et cette agressivité vertueuse contre les impérialistes, les bellicistes, les ennemis de classe, les mâles, succède d'une certaine manière, sans la remplacer d'ailleurs, à l'agressivité de la phase précédente qui se déployait contre les opprimés. Et la violence de l'opresseur se dissimule alors derrière une sorte de violence des pacifistes et des défenseurs des droits de l'homme.

Ainsi la culture démocratique et progressiste, par la bonne conscience qu'elle éprouve à l'égard d'un phénomène qu'elle a refusé de regarder en face, a fini par verser elle aussi dans la violence. Alors, ou bien on condamne la violence de l'ennemi, ou bien on condamne également les deux violences. Dans le cas de Aldo Moro, je me rappelle l'éditorial d'un maître à penser de gauche qui se terminait ainsi : "De ces deux violences, l'une vaut l'autre".

De la « monopolisation » et la spécialisation de la violence à son introjection

L'histoire peut éclairer ce contraste entre la pacification et l'obsession de la violence. Je me réfère à un livre très intéressant qui vient de paraître en France (avec combien d'années de retard !) "*La Dynamique de l'Occident*" de Norbert Hélias (Calman Levy) qui

nous montre comment depuis plusieurs siècles la civilisation a travaillé à monopoliser la violence physique pour la confier à quelques spécialistes. Elle a commencé par "curialiser les nobles" c'est-à-dire les enlever à la guerre pour les amener à la cour. Puis elle a confié à des instances particulières, spécialisées, (la police, la justice) le soin d'exercer la violence au point que Max Weber a pu définir l'Etat comme l'institution qui possède le monopole de la violence légitime, étant entendu que toute autre violence, c'est-à-dire ces violences spontanées, ces vengeances, ces duels, ces vendettas, tout cela est renvoyé à la délinquance ou tout au moins à l'anomie.

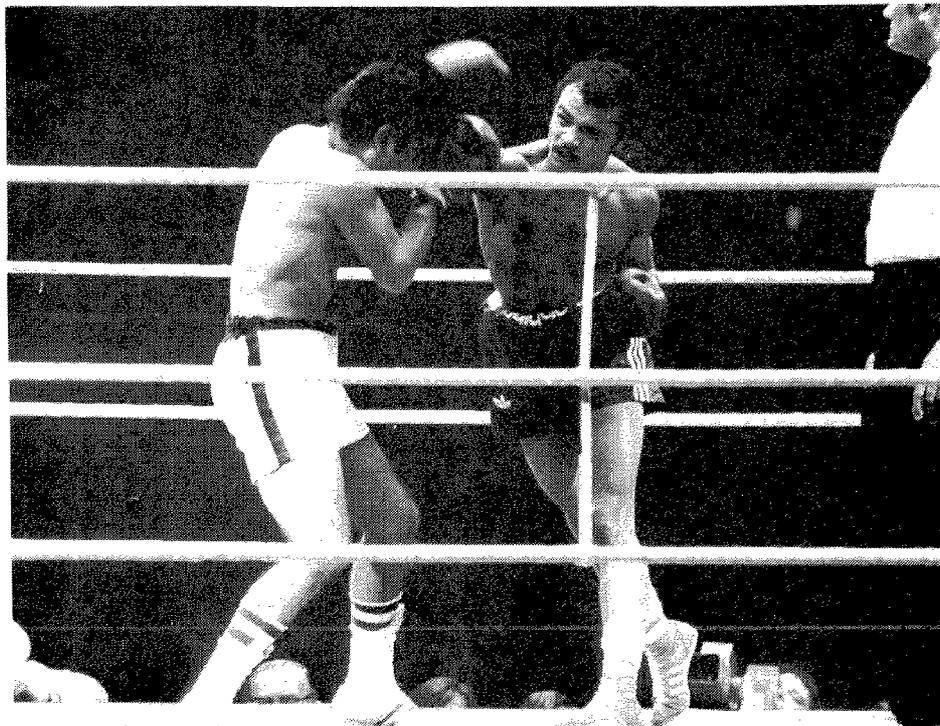


Photo 3. — A mi-chemin entre le représenté et le spectacle impliquant réellement des êtres humains, la boxe, aujourd'hui interdite dans de nombreux pays, semble poser un problème particulier. En dépit du fait que quelques milliers de personnes seulement sont dans la salle le soir du match, une étude faite aux États-Unis a démontré que le taux de criminalité (notamment bagarres et rixes) augmentait de 10 % à 14 % dans la semaine suivant un grand match de boxe et dans la ville où celui-ci s'était déroulé.

© London Express Pictures

Or, si la civilisation a travaillé - et en grande partie a réussi - à éliminer ce danger externe de la violence, elle a internalisé la violence, introjecté cette peur que chacun éprouve à l'égard de chacun, en particulier dans les villes. Tous les rapports que j'ai lus s'arrêtent un moment sur cette banalité : la peur de la violence qui résidait autrefois dans les campagnes et qui cernait les villes, puisqu'on ne pouvait pas traverser la forêt de Fontainebleau sans danger, se rencontre maintenant bien davantage dans les villes et dans les banlieues que dans les campagnes. Et pourquoi ? Sans doute parce que cette violence s'est introjectée, elle est devenue pression intérieure, refoulement des émotions. Hélias insiste beaucoup sur ce qu'il appelle le développement de la prévision de la programmation de sorte que la violence ne peut plus s'exprimer de la façon dont elle s'exprimait autrefois : de façon spontanée, imprévue, elle est maintenant elle-même programmée : *"La contrainte affective est la contrainte que chaque membre de la société exerce sur lui-même puisqu'il prévoit les conséquences de ses actes ou puisqu'il a été conditionné pendant son enfance. La monopolisation de la violence physique fait de l'exercice de la violence un acte prévisible. Dans un certain sens, le champ de bataille a été transposé dans le for intérieur de l'homme dans la partie surveillée du moi"*. Autrement dit, le défoulement qui s'opérait par la violence s'inverse et devient refoulement, créant des craintes intérieures de plus en plus fortes, des tensions qui, dit Hélias, se projettent dans l'observation des rapports sociaux d'où, peut-être, l'agressivité qui, comme chacun le sait, est particulièrement vive dans les milieux des sciences sociales (c'est une hypothèse de Hélias qui serait à tester). Hélias discerne la zone de danger qui traverse horizontalement les âmes des individus et qui engendre cette peur réciproque que nous sentons bien comme si chacun avait peur de chacun, comme si

toute rencontre, tout d'abord d'un être par un autre, était la prémice d'une agression. Vous sentez cette alerte, cette mise en garde, lorsqu'on adresse la parole dans la rue ou dans le métro, à quelqu'un qui ne vous connaît pas. Or cette pression est ressentie de plus en plus lourdement.

Tout se passe comme s'il y avait une sorte de "feu central" constant dont les éruptions se déplacent. Il y a des éruptions de violence qui surviennent souvent là où on ne les attendait pas. Prenez les trois peuples qui étaient réputés les plus doux du monde, les Balinais, les Cambodgiens et les Libanais : ce sont trois territoires où la violence s'est déchaînée de la façon la plus cruelle ces vingt dernières années. Il y a une sorte de balance qui se fait. Un dissident de l'Union Soviétique me disait un jour : "Chez nous, c'est la violence collective, celle de l'Etat, du parti unique ; chez vous, c'est la violence privée". C'est-à-dire l'agressivité des êtres, des individus, par rapport aux autres et par rapport à eux-mêmes aussi car cette agressivité s'introjecte bien souvent. Alors probablement, cette violence-là est liée à cette montée de l'individualisme qui est probablement la ligne directrice de notre culture depuis la Révolution Française. Le XVIIIème siècle a reconnu l'individu comme sujet de droit ; le XIXème l'a exalté comme source d'énergie, comme lieu des émotions et le XXème siècle l'exalte comme lieu de l'authenticité. Je retrouve ici un point très délicat sur lequel je m'avance à petits pas : notre culture philosophique est-elle suspecte de porter la violence avec elle ?

Dans une large mesure, je réponds oui et ce oui n'est peut-être pas une façon de la condamner. Chez Nietzsche, indiscutablement, on sent ce jaillissement dans le style lui-même ; chez Heidegger et chez Sartre aussi. Cette critique de toute valeur qui n'est pas

créée par l'individu, ce discours ontologique frappant et cadencé, la méthode même d'Heidegger, cette méthode du dévoilement, du déchirement, du commencement, les mots eux-mêmes dans leur éclat souvent admirable. J'appliquerai à Heidegger une des expressions que lui-même applique dans cet admirable essai qu'il a consacré à la technique et qui, en réalité, lui a été inspiré par Ernst JÜNGER. Jünger, probablement le seul à l'époque qui ait eu une pensée authentique du nazisme, a exalté dans la *"Guerre notre Mère"*, la technique comme moyen de développer la violence et le sens, lorsqu'il parle des mitrailleuses et des chars d'assaut. En 1922, Jünger retourne et nous montre la technique comme étant le moyen de réconcilier la volonté de puissance de style nietzschéen et la rationalité. Cette analyse, Heidegger va la reprendre et l'approfondir en parlant de l'arraisonement : que la nature rende raison à l'homme de son authenticité. L'arraisonement et l'appareillement qui sont les deux mots fondamentaux de l'analyse heideggerienne de la violence sont aussi les maîtres-mots de sa philosophie : une sorte d'arraisonement de la vérité, une imposition qui ne suit pas le chemin de la démonstration.

C'est un jeu redoutable que de rendre les intellectuels responsables de la violence de leur époque. Je n'y jouerai pas. Je vous renverrai pour cela à un ouvrage qui vient de paraître en français, lui aussi avec dix ans de retard, un admirable ouvrage de STERN : *"Hitler, le Führer et son peuple"* (Flammarion) et qui établit entre le nazisme et la pensée philosophique contemporaine des corrélations incontestables. Il ne s'agit pas de dire que Heidegger était un nazi. Je ne mets d'ailleurs pas en cause ses attitudes dont certaines ont été discutables, mais plutôt une philosophie rompant (celle de Sartre aussi dans une large mesure) avec les définitions normatives, avec la recherche de la vérité et accentuant cette frappe de l'individu sur le monde et sur le concept.

La revendication de l'identité et le semblable :

singularité et égalité

En terminant, il faut bien en venir à cette question qui est au fond de toutes celles que j'ai posées : d'où vient la violence ? Notre culture ou bien ne réussit pas à nous le dire, ou bien rejette la question en disant que la violence vient des temps archaïques, ou bien des méchants, des oppresseurs, etc... Or, les media nous permettent de reposer la question car les media et la télévision, au premier chef, ont dissout les foules violentes, ils nous parviennent à chacun individuellement et pourtant, tous ces téléspectateurs font foule, foule en membre épars mais foule quand même devant le même spectacle. Foule invisible, "foule solitaire" : nous assistons à la synthèse médiatique de l'individu et de la foule et, par là, nous approchons de ce qu'est l'énigme centrale de la violence dans la modernité, c'est-à-dire l'intolérance et la peur d'une violence qu'en réalité la civilisation n'a cessé de refouler.

Je mènerai cette dernière analyse en me servant des thèses de René GIRARD et de Louis DUMONT. Je ne réciterai pas du Girard - je crois qu'il est assez connu maintenant (ce n'était pas le cas il y a 15 ans) - pour qu'on puisse se référer à lui sans avoir besoin de l'expliquer longuement. Je partirai de ceci : c'est que dans cette foule solitaire la plupart des gens éprouvent une anxiété qui est celle de n'être pas reconnus ; ils voudraient être reconnus dans leurs différences et, plus les gens se ressemblent les uns aux autres, plus ils regardent les mêmes spectacles à la télévision. Le mécanisme social fonctionne de telle manière que chacun ressemble de plus en plus à l'autre tout en réclamant

avec d'autant plus d'insistance le droit à son identité, à sa propre personnalité. Vous voyez fleurir autour de vous aujourd'hui les revendications et les colloques sur les identités. Il y a là un phénomène qui dure d'ailleurs depuis le commencement de la modernité. C'est un phénomène qui date du début du 19ème siècle et qui a déjà abouti à un certain nombre de catastrophes qui devraient nous mettre en éveil à son égard. Or, cette égalité qui est fondamentale dans notre civilisation, cette égalité issue des grandes révolutions de la fin du 18ème siècle, abolit les hiérarchies différentielles, ces points de repère qui nous permettaient de nous distinguer : les uniformes, les chants, les cris de ralliement, jusqu'au nom maintenant qui disparaît. Les pièces de Ionesco, de Becket et combien de romans et de films nous montrent cette angoisse qui provient de l'effondrement des hiérarchies différenciatrices. Et c'est l'effondrement de cet appareillage qui permettait aux gens de se situer d'après les castes, d'après les origines sociales ou nationales, etc..., d'après la profession ; c'est cela, je crois, qui permet à la contagion du mimétisme violent de se développer. Car chacun se trouve concurrencé par l'autre, et par conséquent chacun tend à concurrencer l'autre. La peur de l'autre c'est profondément la peur du même. Le doute sur notre identité nous amène chacun à mettre en cause l'autre et nous pousse à exiger de lui qu'il nous reconnaisse dans notre singularité, puisque les moyens de reconnaissance nous manquent d'autant plus que nous sommes entrés dans un monde extrêmement divers et surabondant en significations.

A propos du racisme, dans un colloque qui était consacré à cette question par le Mouvement contre le Racisme et l'Antisémitisme, colloque de 1983, mon ami Jean-Pierre DUPUY a dit ceci : "Une histoire fine du racisme doit marcher sur les deux jambes sous peine de n'être qu'une fable, il faut penser ensemble le refus

de l'autre et la peur du même". "Penser ensemble le refus de l'autre et la peur du même", c'est évidemment nous interroger sur l'égalitarisme, sur la rupture des barrières hiérarchiques, sur la poussée démocratique, qui se traduit pas l'irruption d'une violence qui, certes, aboutit à des épisodes beaucoup moins brutaux mais qui diffuse une crainte panique devant le phénomène de la violence, surtout dans les villes, lieux de foules et, finalement partout, dans la mesure où les media diffusent aussi la foule. Ainsi la violence contemporaine trouve-t-elle dans une violence mythique un point d'application et une justification. Nous sommes en plein dans la théorie girardienne : ce qui est premier c'est la contagion ; comme pour Tarde, le mécanisme indéfini de la violence finit par subvertir la cité. Il n'y a qu'un seul moyen d'expulser la violence, c'est le bouc émissaire. On le sacrifie, on l'expulse de la cité et on se réconcilie sur le dos de l'ennemi. Mais voilà que le christianisme, en cela d'ailleurs complété par les grandes révolutions démocratiques, rend impossible le sacrifice car nous savons maintenant que la victime n'est pas innocente. Et par là même, nous sommes en grande peine d'expulser la violence de nos murs. Nous sommes à la recherche de boucs émissaires mais nous savons qu'ils ne sont pas bons, ces boucs émissaires. Nous les recherchons à domicile maintenant, nous les recherchons parmi nous et nous devenons en quelque sorte le bouc émissaire de nous-mêmes. La violence implòse, si je comprends bien la théorie de Girard.

le sacré et l'Institution

Ainsi voyez le parcours de notre culture. On est passé de la confiance dans l'institution qui nous délivrerait de la violence à la découverte que toute institution est fondée sur la violence. Et voici

une découverte réellement traumatique pour notre culture qui prétendait avoir exclu la violence et qui n'a en réalité travaillé depuis des siècles qu'à la camoufler : toute institution est fondée sur la violence et j'ajouterai, sur la répression violente de la violence. En se débarrassant de l'institution violente, en réalité, qu'est-ce qu'on fait ? On supprime toute limite à la violence. Girard, je crois, nous permet par là de comprendre ce mécanisme fondamental qui nous a fait problème tout au long de cet exposé, à savoir que la violence qui était, dans une première phase de l'histoire, spontanée, éparse, s'est trouvée monopolisée, spécialisée, institutionnalisée, dans une deuxième phase et que, dans la troisième phase où nous sommes entrés, celle de notre culture contemporaine, la culture se trouve à nouveau diffuse et abstraite dans la mesure même où le sacré s'affaiblit et où les institutions perdent beaucoup de leur pouvoir. Et c'est pourquoi, si la violence physique a été à peu près éliminée ou bien se concentre dans les bombes atomiques, ce potentiel formidable au point qu'il en devient abstrait, incroyable, l'agressivité solitaire et groupusculaire s'épanouit et se multiplie.

Ce n'est presque plus à la violence que nous avons à faire. Les Latins désignaient par le même mot vis la force et la violence. Nous avons opéré une distinction qui est une grande conquête du langage et de la conscience humaine. Je définirai la violence comme une tentative d'obtenir par la force, d'une liberté humaine ce que l'on ne peut pas obtenir par d'autres moyens. L'agressivité est quelque chose que nous avons en commun avec les animaux et qui n'est point susceptible d'une telle humanisation. Elle est comparable à celle d'un chien qui aboie chaque fois qu'on passe devant la clôture. C'est à ce type d'agressivité qu'a régressé notre violence. Je donne un dernier exemple qu'il fallait bien évoquer aussi après le terrorisme : le vandalisme, cet acharnement,

cette violence contre les choses qui ne mérite le nom de violence que si on lui donne en effet la signification d'une vengeance contre le vide, un vide rempli d'objets à la fois infiniment désirables et très décevants. Je crois que maintenant nous pouvons comprendre que le spectacle de la violence a pour but d'occulter la violence qui opère dans la société de consommation, c'est la forme de défense qui convient en quelque sorte à notre société. J'aimerais montrer comment ces formes de violence, atomique et médiatique, ont un point commun entre elles deux : la société de masse. Depuis qu'il n'y a plus de délégués militaires à la violence, c'est la masse entière qui est exposée à la violence. De même j'oserais dire que les mass media ne sont pas dangereux en tant que spectacles violents (ils sont plutôt non-violents, nous l'avons vu) mais en tant qu'ils développent la complicité du spectateur passif et de l'acteur violent et aussi et surtout en tant qu'ils sont eux-mêmes une part de ce système global, technique, économique, pédagogique qui pousse les individus à se normaliser par des moyens qui sont souvent plus séducteurs que brutaux, et comme on le dit en argot à "s'écraser". Ce verbe moyen montre bien que nous sommes sur nous-mêmes les auteurs de notre propre violence. Nous nous écrasons mutuellement et personnellement.

Voilà comment nous avons à faire, je crois, à une violence que j'appellerai à la fois sidérale et sidérante. Sidérale parce que c'est la guerre des étoiles ; sidérante parce qu'elle provoque sur nous ce phénomène d'ébahissement, de fascination, de léthargie dont j'ai parlé tout à l'heure. Il faut bien qu'à la dernière minute je réponde à la question qui comportait un point d'interrogation. Non, je ne le crois pas, notre culture n'est pas facteur d'agressivité et de violence. Elle est en elle-même agressivité et violence ; elle n'est pas que cela, bien entendu, mais elle est cela. Et c'est

ce qui nous permet, à nous qui sommes dedans, de goûter la paix confortable des bienheureux sinon la paix des justes, en prenant le parti des victimes. Quelle prison est la nôtre puisque lorsque nous voulons sortir de la violence, nous nous y trouvons entraînés à nouveau par des victimes qui ont monopolisé la violence à leur profit !

Au terme d'un séminaire, René Girard concluait : "Il faut choisir contre la violence". Certes, et je n'irai pas moi-même démentir cette action mais je voudrais ajouter que choisir contre la violence malgré qu'en ait Girard, c'est encore rester dans la violence. On ne peut même plus être une victime innocemment car l'innocence se fait agressive. Rester dans la violence, dans une certaine violence, en prendre conscience, en prendre acte, je crois que c'est la condition de l'institution. Ici je rejoins la thèse de Girard mais en la contredisant sur la fin, puisqu'à mon avis la logique de sa thèse aboutit à la destruction de toute institution : seules ces institutions et un certain sacré qui survivra à la disparition du sacrifice peuvent encore nous garantir contre le déchaînement fatal de la violence de masse. La violence contemporaine nous ramène à cette contradiction essentielle dans laquelle se débat la modernité : c'est celle que soulevait Hobbes entre l'égalité et la violence. Notre culture ne pourra pas renoncer à cette marche vers l'égalité qui est le fondement même de notre progrès. Pourtant c'est l'égalité qui, en détruisant la hiérarchie et le sacré, déchaîne la violence contemporaine. J'en suis arrivé à cette conclusion douloureuse que s'il faut en effet dénoncer la violence et la limiter, l'idée même d'en sortir est non seulement inefficace mais dangereuse. Nous ne contiendrons la violence qu'en continuant à secréter du sacré, c'est-à-dire plus ou moins une certaine violence.

Jean-Marie DOMENACH
Professeur à l'École Polytechnique
Co-directeur du Centre de Recherche
sur l'Épistémologie et l'Autonomie